

ANNIE
LOISELLE

STANKÉ

CONCERTO
POUR PETITE
NOYÉE





**ANNIE
LOISELLE**

**CONCERTO
POUR PETITE
NOYÉE**

STANKÉ
Une société de Québecor Média



22 décembre 1999. C'est une belle salle de concert vide. Enfin, pas tout à fait vide puisqu'elle est là, Valentine Aligheri, immobile, plus même, pétrifiée, devant le piano qui étend sa queue jusqu'à l'autre bout de la scène, noir et laqué, précieusement silencieux de ce silence qui précède la musique, de l'attente de la première note qui annonce tout. Valentine se tord les mains qu'elle a blanches et fines, des mains de pianiste qui ne caressent rien d'autre que leur instrument, tous les jours, du matin au soir et parfois du soir au matin. Elle a travaillé fort pour arriver ici, dans cette salle qui offre la meilleure acoustique de la ville. Elle a travaillé fort et maintenant, assise sur le banc droit du piano, elle ne sait plus.

Ses doigts sont gelés.

D'habitude, elle porte des mitaines, avant les concerts, pour les réchauffer. Aujourd'hui, elle a tout oublié, mitaines et partitions. Elle ne sait même plus pourquoi elle est ici. Pour jouer, certes, mais pourquoi

jouer ? C'est la première fois qu'elle se pose cette question.

À quoi ça sert ?

Et puis, qu'est-ce que c'est que ce mot, *jouer* ? Valentine Aligheri ne s'amuse plus depuis longtemps, dans ces salles de concert qui se remplissent et qui l'attendent, l'écoutent, l'acclament, se vident et se remplissent encore, le deuxième soir puis le troisième. Tout le monde veut entendre sa musique, sa musique à elle, Valentine Aligheri, c'est son nom, le sien, pas le nom de sa musique, et pourtant on confond les deux, on dit *j'écoute du Valentine Aligheri*, et Valentine a l'impression de se désincarner.

Elle se lève.

Elle n'a pas testé l'instrument. D'habitude...

Il faut qu'elle se cache avant que les spectateurs ne viennent s'installer dans les fauteuils. Il faut qu'on l'annonce, *MESDAMES ET MESSIEURS, VOICI VALENTINE ALIGHERI!*, et toutes les mains applaudiront très fort, et elle entrera en souriant, un peu, jamais trop, un sourire sérieux, un sourire imprégné, *inspiré*, et elle jouera mieux que tous les autres soirs, *ENCORE, ENCORE!*, on la rappellera à la fin, elle jouera de nouveau pour eux, tous ces gens qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne veut pas connaître parce qu'ils se rendraient vite compte qu'elle est une femme ordinaire, elle, Valentine Aligheri, la grande pianiste acclamée par tous, même par les critiques – ce qui n'est pas peu dire –, mais, surtout, une femme qui ne vaut rien sans un piano sous les mains.

La salle se remplit et tout va comme prévu. Comme prévu et encore mieux, bien entendu.

Valentine ne joue pas, elle pleure sa musique, avec cette tristesse infinie qui fascine et scandalise parce qu'elle outrepassse toute la beauté déjà entendue et ressentie. Son corps danse, juste assez pour que les gestes pèsent chaque note, en ballet ahuri.

Valentine Aligheri s'arrête, ses mains lâchent les touches blanches et noires. Elle penche la tête vers le public, salue gentiment, puis quitte la scène à petits pas précipités. Les lumières s'allument.

C'est fini.

L'homme de sa vie est mort avant-hier.



2 septembre 1991

Chère Agnès,

Tu es peut-être étonnée que je t'écrive après toutes ces années de distance et de silence. J'en avais besoin. Toi aussi, je crois.

Je t'écris de Trieste, une jolie ville sur la mer Adriatique, au pied des Dinarides, devenue italienne après la Première Guerre mondiale. Avant cela, elle appartenait aux Hongrois qui en avaient fait leur port d'attache, eux qui n'avaient pas accès à la mer. Ensuite, les Allemands y ont établi le tristement célèbre camp Risiera di San Sabba. Je n'en avais jamais entendu parler avant. C'est terrible. Je ne te raconte pas, tu te renseigneras toi-même. Ou pas.

Enfin, Trieste... Ce n'est qu'en 1975, tout récemment donc, que la ville est devenue officiellement italienne. N'est-ce pas fascinant ? Ah ! C'est vrai que l'histoire ne t'a jamais vraiment passionnée et je m'en voudrais de t'embêter avec ces détails qui ne t'intéresseront sans doute pas alors qu'il y a tant à dire sur toi, sur moi, sur nous.

Comment vas-tu, Agnès ? Je sais que ton cœur reste un champ de bataille, mais j'aimerais que tu m'en dises plus.

Il n'y a pas un jour où je ne pense à toi et, pourtant, je ne peux encore regretter mon départ, il y a dix ans. Tu as dû changer. J'ai changé. Pervenche aussi. Je prends bien soin d'elle, mais je sais que tu ne t'inquiètes pas ; si tu l'avais fait, tu serais venue nous rejoindre.

Il fait beau ici, et les gens sont gentils. Trieste, de par sa géographie et de par les renversements qui ont marqué son passé, est le carrefour de plusieurs cultures, et nous profitons merveilleusement de cette diversité pour nous instruire, Pervenche et moi, sur les détails du monde qui nous échappaient jusqu'à maintenant.

Je crois que tu seras heureuse de savoir que Pervenche devient une femme brillante et ouverte d'esprit. Elle fait virer des têtes. Elle a quinze ans. C'est assez pour que les hommes, jeunes et vieux, se retournent sur son chemin. Ça me fait grincer des dents chaque fois, mais que veux-tu, c'est un passage obligé, je suppose...

Agnès...

Il y a des jours où tu me manques tellement ! Et puis d'autres, non. D'autres jours où je me rappelle ton mal de vivre, tes grandes haines silencieuses. Ensuite, je me

rappelle tes yeux fous de moi, de nous, et le manque de toi revient vite et fort, comme si c'était hier que nous nous étions quittés.

J'ai rencontré une femme, ici. Elle est roumaine. Elle s'appelle Violeta. Elle est belle et elle me rend heureux. J'aimerais te dire qu'elle ne t'arrive pas à la cheville, mais ce serait mentir. J'aimerais te dire que je l'aime autant que je t'ai aimée, mais tu es, et tu resteras toujours,

Mon amour.

Antoine



Janvier 1999. Pervenche marche dans les rues de Montréal dont elle a déjà mémorisé tous les détours. C'est l'hiver, et il fait vingt-trois degrés sous zéro. Sans compter le facteur vent. Elle a acheté des bottes en peau de mouton, l'autre jour, avec un manteau en plumes d'oie. C'est ce qui est écrit sur l'étiquette, en tout cas. Elle a quand même froid. Elle a le nez et le bout des doigts gelés.

Le cœur...

Le cœur, on n'en parle pas.

Pervenche avance en essayant de ne pas glisser. Les trottoirs sont mal déglacés. À petits pas, elle arrive à l'appartement de Frédéric, où elle vit depuis quelques semaines. Il dit :

« Ah ! C'est toi ! »

Comme s'il était surpris, comme s'il n'espérait pas qu'elle, depuis le début de l'après-midi, elle, Pervenche Provencher, avec ses longs cheveux roux maintenant décorés de flocons de neige et ses yeux aigue-marine qui le font frémir, chaque fois, parce qu'on ne s'attend jamais à autant de bleu, tout d'un coup.

Regard rieur de Pervenche. Frisson de Frédéric.

« Évidemment, c'est moi ! Qui voulais-tu que ce soit ? »

Cette vivacité dans son ton. Bien entendu, il ne souhaitait qu'elle, et elle le sait parfaitement, aucun doute là-dessus, elle est la seule, l'unique, sa Pervenche à lui. Elle l'embrasse légèrement, il se laisse faire. Il ne peut rien contre cette fille qui le happe tout entier. Depuis quand exactement ? Quatre, cinq mois ? Il ne compte plus. C'était le début de l'automne, la première fois. Un chaud septembre, à Montréal. Elle portait un short blanc très court et une blouse rose. Buvait une margarita sur une terrasse de la rue Saint-Denis. Toute seule.

Il n'avait pas été gêné de l'aborder. Elle portait des verres fumés. Il n'avait pas encore vu ses yeux.

« Frédéric Robert.

— Pervenche Provencher. »

Il avait trouvé son nom étonnant, à cause des allitérations. Elle avait tout de suite précisé que c'était sa mère qui l'avait choisi, allez savoir ce qui lui était passé par la tête ! Elle devait aimer les fleurs. Elle ne savait pas pourquoi ce choix, avec ce nom de famille plein de *p*, de *v* et de *ch*. Elle était ici, à Montréal, pour

le lui demander, à sa conne de mère, pour son nom et pour autre chose, si elle la trouvait.

Elle avait dit ça comme si de rien n'était, *ma conne de mère*, et Frédéric avait été frappé par cette absence de filtre plus que par le contraste d'une si belle fille avec des mots aussi furieux dans la bouche. Il avait été gêné, mais surtout, touché. Ça lui avait donné envie de pleurer, d'aimer, c'était un garçon sensible, *un artiste*, se plaisait-il à répondre quand on lui demandait ce qu'il faisait dans la vie.

Ça faisait déjà sept ans que Pervenche faisait semblant de chercher sa mère, qu'elle cherchait sans vraiment vouloir trouver, peut-être. Elle ne l'avait pas vue depuis... vingt ans, à peu près.

Avec son léger accent d'ailleurs, Pervenche racontait tout ça à Frédéric, qui s'était invité à sa table et qu'elle voyait pour la première fois de sa vie. Ils agissaient comme s'ils avaient tout le temps été deux et elle se doutait qu'ils allaient se connaître par cœur, un jour ou l'autre, alors pourquoi attendre ? Oui, pourquoi aurait-elle attendu pour dire ces choses qui étaient si importantes, qui étaient sa raison d'être ici, dans cette ville qui n'était pas tout à fait la sienne et qu'elle n'aimait pas tout à fait, trop bruyante, trop sale et aléatoirement chaude ?

Pervenche enlève son manteau. Elle porte une tunique diaphane, teintée d'un bleu outremer. Autant dire presque rien. À travers le tissu translucide, on voit son soutien-gorge en dentelle jaune. Elle est belle. Enfin, pas belle comme les autres filles que Frédéric a connues. Elle est plus blanche, plus brillante. Comme

splendide. C'est ça : splendide. Frédéric n'en revient pas, chaque fois.

Elle se sert un verre de jus framboise-kiwi et quelques biscuits, s'installe au salon, allume le téléviseur. Elle demande, par-dessus l'animateur qui ulule :

« Alors, ta journée ? »

Il répond sans aplomb :

« J'ai avancé. J'ai écrit deux pages complètes. »

Pervenche hausse le sourcil pendant que Frédéric baisse la tête. Il sait qu'elle trouve que c'est peu, écrire deux pages en presque huit heures mais, après tout, que connaît-elle de l'écriture, elle, la petite vendeuse de chaussures italiennes du coin de la rue ?

Elle dit :

« Eh bien ! »

Et ce *eh bien* résonne entre les oreilles de Frédéric comme une grande gifle le ramenant à l'ordre, l'empêchant de mépriser les petites vendeuses de chaussures qui gagnent leur vie alors que lui...

Il voudrait écrire. Il a toujours voulu écrire. Quelque chose d'immense, de bon. Quelque chose qui le rendrait célèbre. Qui lui donnerait du mérite pour toutes ces années d'oisiveté, à espérer l'inspiration. Quand il a rencontré Pervenche, il avait cru que ça y était. Qu'il tenait sa muse. Il avait écrit quinze pages en une nuit, des pages qu'il lui avait tendues à l'aube pour qu'elle les lise. Elle les avait lues et avait fait la moue.

Pas un mot, juste la moue.

Il avait tout mis à la corbeille.

« Ce n'était qu'une pratique, avait-il lancé, faussement désinvolte.

— Ah! »

Elle avait eu l'air soulagée. Ça l'avait heurté de plein fouet. Depuis, il passe ses journées à tapoter des mots par-ci par-là sur des documents Word qu'il ouvre et referme, chaque fois de nouveaux documents, sans suite logique. Deux pages par jour, minimum. Il faut compter. Écrire un gros bouquin pour montrer qu'il vaut quelque chose. Pour lui montrer, à cette fille, qu'il n'est pas n'importe qui, qu'il n'est surtout pas un homme qu'on jette après une aventure de quelques mois.

C'est ce dont il a le plus peur.

Qu'elle se lasse de lui. Qu'elle le quitte sans au revoir. Qu'elle retourne chez elle, auprès de son père, Antoine, dans cette petite ville d'Italie où elle a grandi. Chez elle, sans lui demander de la suivre.

Il l'aime. Il ferait tout pour elle. C'est souvent trop. Plus que ce qu'elle veut de lui, il s'en doute. Il dit :

« Je fais des spaghettis pour souper. »

Elle plisse le nez. Elle ne s'est pas habituée aux spaghettis de Montréal. Elle ne veut pas lui faire de peine.

« Super! »

Il a vu le nez plissé. Il se dit qu'il faudra qu'il cherche, demain, sur Internet, une nouvelle recette, une vraie recette italienne, qui lui fera plaisir.



« Valentine s'arrête, ses mains lâchent les touches blanches et noires. Elle penche la tête vers le public, salue gentiment, puis quitte la scène à petits pas précipités. Les lumières s'allument.

C'est fini.

L'homme de sa vie est mort avant-hier. »

Valentine Aligheri est pianiste. Elle ne vit que pour la musique, cette musique tout droit sortie d'un autre monde, qui l'a rendue célèbre à Montréal. Tout semble lui réussir. Et pourtant... pourtant, il y a l'amour, aussi. Pervenche Provencher, elle, a tout raté, sa naissance, dans l'ombre d'une famille déchirée par la peine et la folie de sa mère, sa carrière, ses amours.

Les trajectoires parallèles des deux femmes vont converger, entraînant des bouleversements imprévisibles, ébranlant toutes les certitudes.



Née en 1976, Annie Loïselle détient une maîtrise en études littéraires ainsi qu'une maîtrise en enseignement. *Concerto pour petite noyée* est son cinquième roman.

